



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

On est toujours surpris des innovations de la mode ; à chacune, on se récrie sur ce qu'elle a de charmant, car il semblait n'y avoir plus rien à inventer. C'est surtout, à propos de la lingerie que nous faisons cette réflexion. M^{me} Payan¹, si ingénieuse à perfectionner, ne nous donne jamais son dernier mot, et ajoute toujours une chose nouvelle et jolie au nouveau et au joli.

Nous avons vu chez elle des choses admirables. Nous citerons les chemises du matin, si bien appropriées aux peignoirs du lever. Elles sont en batiste ; le bord, le col et les manches avec de petits plis à jour, séparés par des entre-deux, et la

coupe si habile, qu'on ne peut rien voir de plus gracieux ; les chemises habillées, à pièce, sont entourées de broderies délicates et de valenciennes. Les camisoles, variées par toute espèce de garnitures où domine la broderie anglaise. Les fichus de batiste à goussets, avec un feston mat, qui se mettent sous la camisole les jours de froid. Les jupons, depuis le plus simple jusqu'au plus riche, sont faits avec un soin admirable ; quelques-uns ont des corsages taillés de manière à suppléer au corset du matin. Les pantalons sont généralement flottants du bas et brodés au-dessus de l'ourlet. Les taies d'oreiller en fine toile, garnies de bandes anglaises ou de bandes en batiste surmontant une valenciennes. Les peignoirs de toilette en jaconas, avec une grande pèlerine, n'ont, autour du col, qu'un bouillon de mouseline avec un ruban de taffetas pour nouer ;

¹ Rue Vivienne, 15.

Le peignoir a, tout autour, un double feston mat découpé.

Les riches trousseaux qui sortent journellement des mains de M^{me} Payan réunissent les conditions de beauté, de solidité et de prévoyance; nous y reviendrons prochainement, pour parler de la lingerie de fantaisie, qu'elle prépare avec son goût accoutumé pour les toilettes d'été.

— Le barège tient une grande place dans les toilettes de campagne. A la vérité, il y en a, cette année, de si charmants chez Gagelin¹, qu'on ne doit pas en être surpris. Nous avons particulièrement remarqué les barèges Bengale, dont les nuances et les dessins sont d'un goût parfait; le goût dominant paraît être fond écri, et gris tendre, avec des guirlandes de roses roses, des dessins verts ou bleus nuancés, des dessins copiés sur ceux de cachemire. Il y a aussi, pour jeunes filles surtout, des barèges à quadrilles délicats, qui, coupés en biais pour ornements de fantaisie, ont une grande fraîcheur.

Le barège se garnit avec des volants festonnés sur les peignoirs ajustés; ils sont posés en spirale.

Le corsage montant est un peu dégagé et flottant, à la grecque, les manches courtes, flottantes aussi, sur une chemisette de batiste à manches justes, ou à manches larges et longues pour négligé.

On portera aussi des peignoirs blancs dont le corsage est formé par une quantité de petits plis arrêtés, et les manches fort larges, formées par un poignet étroit et brodé; elles s'arrêtent au milieu de l'avant-bras, et exigent des mitaines.

Les toilettes de visites et de dîners à la campagne, sont de délicieuses robes de taffetas, à ornements ruchés. Les couleurs abricot glacé de blanc et lilas glacé sont à la mode. Le par-dessus pareil tient le milieu entre le mantelet et le kazaweck. Les corsages fermés derrière auront plus de vogue que ceux en redingote de cet hiver. Néanmoins, le corsage andaloux est tailladé sur la poitrine, de manière à ce qu'on aperçoive le fichu brodé; d'autres, demi-décolletés, en mousseline de soie, en grenadine, sont garnis de deux rangs de très-haute

dentelle qui forment petite pèlerine. Il y a encore les robes amazones, mais pour les étoffes qui ont de la consistance. Elles n'ont d'ornements qu'au corsage et aux manches, et des ornements de passementerie.

— Les souliers remplaceront les bottines, qui restent exclusivement destinées à la promenade; aussi y aura-t-il un grand luxe de bas, et c'est une mode qui sert si bien le bon goût et la coquetterie, qu'on s'explique l'empressement avec lequel on y revient.

Les souliers de Caux¹ et ses pantoufles d'été sont ravissants. Sur les pantoufles en coufil fin et écri, on pose une large bouffette en taffetas rose. On en fait en étoffe de crin brodé. En tissu indien doublé de taffetas, elles sont un peu arrondies sur le cou-de-pied; alors, elles s'appellent pantoufles à la paysanne.

— Comme toujours, Verdier² a ce qu'il y a de plus distingué en ombrelles et marquises; la moire domine, verte ou gros bleu. Les blanches, au lieu de franges, ont une dentelle autour. Les manches sont de véritables bijoux dont le prix est insaisissable; les plus simples ont une grande distinction par leurs sculptures et la pureté de l'ivoire.

— Les capuchons de jardin sont décidément adoptés; on les double en taffetas dont le reflet sied bien au teint. Les uns sont assortis aux robes; d'autres sont en batiste écrie, brodés au bord d'une petite guirlande blanche. On y ajoute une demi-pèlerine, dont l'ouverture du bavolet, qui préserve le dos et la poitrine du soleil.

Nous l'avons déjà dit, à l'Angleterre, en ce moment, appartiennent toutes les actualités de nos modes, et chacune des gracieuses inventions dont nous vous rendons compte s'en va tous les jours briller dans les salons de Londres. — C'est là que se reconnaissent les plus ravissantes chaussures de Melnotte³, et toutes les délicieuses fantaisies de luxe que cette maison a adjointes à la spécialité des chaussures. — Car, tandis que le nom de Melnotte a transmis à Paris toute sa réputation au nom de Desfossés, il

¹ Rue Richelieu, 93.

² Boulevard des Italiens, 11. — ³ Rue Richelieu, 102.
— ³ 23, Old-Bond street.

représente à Londres les plus jolies élégances parisiennes.

Non-seulement là se trouvent les fleurs, les blondes, les bijoux de fantaisie, les parures de jais, d'émaux, — les rubans, les plumes de toutes sortes, — les plus jolies linge-ries de négligé comme de grande toilette, — les garnitures et les accessoires des plus brillantes toilettes de bal; mais voilà qu'une nouvelle séduction vient de s'ajouter à ce précieux succursale de nos modes: le plus attrayant, le plus utile, le plus indispensable dépôt de notre industrie parisienne.

Nous voulons parler de la parfumerie de Guerlain¹, dont le nom seul résume toutes les supériorités des cosmétiques les plus exquis.

De ses parfums les plus suaves, — enfin, de tout ce que la science a créé de plus délicat, de plus fini, dans l'intérêt de la conservation de la beauté.

Cet Eldorado de la rue de la Paix, à Paris, où nulle femme ne saurait vieillir ni perdre ses attraits, est donc reproduit à Londres, dans la maison Melnotte, avec une fidélité qui aura bien son attraction pour toutes les joies Anglaises, habituées à la réputation de Guerlain.

Au-dessus de tout ce que notre industrie élégante a transporté à Londres, nous mentionnerons surtout les corsets de la maison Josselin², dont le nom, prenant place à côté de celui de Victorine, résume la plus heureuse célébrité de nos modes.

La maison Josselin, pour satisfaire à l'appel qui lui fut fait par sa brillante clientèle de Londres, a donc apporté tous les éléments de cet admirable talent qui lui a mérité la confiance et l'admiration générale. — Tous les genres de corsets: de négligé, de toilette de bal, de ville, d'amazone, s'y trouvent dans une réunion dis-posée à satisfaire à toutes les tailles, toutes les élégances, à toutes les nécessités, à tous les genres de tournure; ils se trouvent en quelque sorte faits d'avance, et n'ont besoin que d'une retouche pour aller immédiatement très-bien. — Ce système de simplifier et d'activer la confection des corsets, les rend doublement précieux; et la confiance que

M^{me} Josselin obtient journellement à Londres, le nombre des brillantes jeunes femmes qui viennent sans cesse accroître sa clientèle, attestent combien notre grande faiseuse de corsets a eu raison d'établir en Angleterre une succursale digne d'égaler tous les avantages que pouvait offrir son ét blissement si heureusement connu en France.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Toilettes de ville. — Capote en paille à fond de dentelle, avec une rose. Robe avec montants carrés découpés dans l'étoffe, et garnis de dentelle. Châle en crêpe de Chine.

Capote en taffetas ornée de fleurs. Robe à volants découpés à l'emporte-pièces, formant des feuilles de rose. Mantelet garni d'une chicorée et d'une haute dentelle.

Modes d'hommes. — Les modes d'été ont enfin fait leur apparition; les ét les nouvelles pour la saison ont pu dans toute leur fraîcheur et leur élégance; ce sont, pour gilets, des piqués genre anglais, avec petits carreaux ou petits dessins, généralement sur fond blanc. Pour les pantalons, ce sont des coutils ou des tis us de laine excessivement souples et légers, — la plupart de couleur claire avec une bande de nuance assortie.

Les redingotes à jupe très-courte, manches un peu larges, et souvent à un seul rang de boutons.

Nous avons remarqué chez Robin¹ des redingotes de cette coupe, qui étaient d'une élégance, d'une distinction parfaites. C'est à la fois léger, gracieux, de bon goût.

Les habits de saison ont les basques très-courtes, coupées carrément. Beaucoup sont d'étoffes écrues, avec doublure de soie excessivement fine. Une des plus jolies choses que nous ayons encore à signaler des ateliers de Robin, ce sont les paletots de demi-saison, — en étoffes légères et imperméables.

Avec l'été aussi ont paru les nouvelles chaussures de Cléret², — des bottines lé-

¹ Rue de la Paix, 11. — ² Londres, 32, Golden square.

¹ Rue Saint-Marc, 21. — ² Boulevard des Italiens, 11; à New-York, 303, Broad way.

gères et souples, qui, dessinant la forme du pied, donnent à la chaussure une excessive élégance. C'est, pour ainsi dire, le luxe et le confort réunis. Du reste, jamais réputation ne fut mieux méritée et plus justifiée que celle de Clercx. Si bien qu'il est adopté par le monde élégant à Paris comme à New York.

Les chapeaux noirs sont presque les seuls portés; on ne voit que peu ou point de chapeaux gris. Quant à la forme, les bords restent de moyenne grandeur, et la forme légèrement cintrée. Quant au chapeau, d'ailleurs, il est impossible de rien préciser. C'est là une question toute de goût. Aussi la vogue est-elle réservée aux magasins que dirige un homme de goût, et c'est là ce qui résume et explique le grand succès du grand *Bazar de la Chapellerie*¹.

LES FLEURS MYTHOLOGIQUES.

Le temps de la mythologie est passé, le temps des riants fictions, qui, pourtant, était bien préférable à certaines réalités. Et cependant, on y revient malgré soi, quand les yeux sont frappés par des choses allégoriques; et où trouver plus d'allégories que dans les fleurs? les charmantes créations de la nature que l'art a si bien imitées, qu'on s'y méprend quelquefois. Nous faisons cette réflexion en assistant, ces jours-ci, à un envoi que Cartier² faisait à Londres. À l'aspect de ces délicieuses guirlandes, si fraîches, si naturelles, si légères, il nous semblait voir leurs tiges se balancer sur les luxuriantes et soyeuses chevelures des ladies de Londres, et à chacune d'elles nous prêtions une destination particulière. La guirlande *Féronia*, c'est-à-dire fleur des bois, devait se placer sur une tête brune et un peu rêveuse, comme la retraite; les cheveux relevés en larges bandeaux, brillants comme le jais, et faisant d'autant mieux ressortir les couleurs vivaces de la forêt. La guirlande *Nayade*, au contraire, devra laisser échapper des boucles légères et très-tombantes, comme au sortir de l'eau, auxquelles viendront se mêler quelques

branches de fleurs d'eau. La coiffure *Écho* sera sans nul doute choisie par une blonde à la physionomie sentimentale, qui exprime un regret ou une espérance. Telle devait être la nymphe dont les derniers accents nous répondent quand nous l'appelons dans la solitude. À l'un de ces teints éblouissants de fraîcheur, blanc et rose, type des filles d'Albion, la coiffure *Pomone*, dont les fruits sont l'emblème de l'âge d'or, ces fruits sont imités avec une telle vérité, leur éclat et leur duvet sont si naturels, qu'on est tout surpris de ne point leur trouver la saveur qui, malgré soi, les fait porter à ses lèvres. — Il n'est point de jeune Écossaise qui ne veuille la coiffure *Orcade*. Les fleurs qui la composent ont été copiées sur celles dérobées aux montagnes de l'Écosse, fleurs aux nuances délicates, à la tige flexible.

Les fleurs de Cartier sont choisies, à Paris, par nos élégantes, pour orner les pailles de riz du printemps, les pailles d'Italie, contre le soleil de l'été; c'est le muguet, le fraisier et la violette, les campanules, qui semblent n'être soutenus que par un souffle, toutes fleurs de la vallée, qui croissent à l'ombre et au bord des ruisseaux; des branches de sirilides et de corycides, des fleurs d'eau aux larges pétales, qui, au lieu de se pencher tristement sur la rive, s'étalent avec gloire au front des grandes dames. Nous avons admiré toutes ces choses chez Cartier; nous les admirerons encore dans les promenades fashionables et dans les salons de haut lieu.

LES TROIS MARIÉES.

Il y a quelque temps j'allai dans une maison où d'ordinaire l'accueil est gai, bienveillant. Ce jour-là tout était changé; dans un coin du salon, l'on parlait politique, les voix s'élevaient, la discussion s'échauffait; de temps à autre, des interpellations peu parlementaires parvenaient à mes oreilles, qui n'étaient pas habituées à les entendre retentir dans ce lieu si paisible habituellement; cela sentait son club d'une lieue. Je me tournai du côté des joueurs de wisth, dont l'humeur n'était pas plus traitable, et qui

¹ Boulevard des Italiens, 1. — ² Rue Louis-le-Grand, 32.



31 Mai 1849.

2437.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeaux de M^{me} Dasse. Robes de M^{me} de Baisieux. Dentelles Violard. Crêpe de Chine de la M^{me} Gagetin. Mouchoir Chapron. Parfums Guerlain.

Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.





31 Mai 1849.

2438.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Costumes des ateliers de Robin, r. S. Marc, 21. Chapeau du Grand Bazar de la Chapellerie b.
 des Italiens, 1. Bottes de Clerc, b. des Italiens, 11.*

Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone St. Lond.



échangeaient entre partners de ces paroles mielleuses dont la plus douce suffit parfois pour amener un coup d'épée. La maîtresse de la maison avait une gaieté contrainte, agitée; et jusqu'à la petite chienne qui cherchait à mordre quand on lui donnait du sucre; c'était à n'y rien comprendre..

Je n'ai guère de pénétration, et pour deviner les choses il me faut les points sur les i. Or j'avais beau mettre mon esprit à la torture pour résoudre ce problème, je ne pouvais y réussir, quand un nouveau venu vint à mon aide, et me donna l'explication de l'énigme. Aux questions banales sur sa santé, sur le temps: Ah! maudites douleurs! maudit vent d'est! répondit-il; quand en serons-nous débarrassés?

Ce mot fut un trait de lumière. Le vent d'est... le vent d'est agissait sur ces organisations plus ou moins nerveuses, et les rendait maussades à faire frémir. Les nerfs des jolies femmes sont irrisables. Partout toutes les femmes, bon gré mal gré, veulent être nerveuses, et revendiquent cette espèce d'infirmité comme un privilège. Seulement, ce jour-là, chacun était sous la même influence. Je me promis dorénavant de consulter ma girouette quand je sortirais de chez moi, afin de ne pas trouver l'ennui où je comptais trouver le plaisir.

On prétend qu'un grand nombre de brouilles dans les ménages, chez les amants et les amis, ne sont amenées que par ce terrible vent d'est; observation curieuse et qu'on avait peut-être négligée jusqu'ici. Mais depuis quelque temps la girouette n'a pas changé; elle est... au mariage; mode ou épidémie, jeune fille, jeune veuve, veuve plus raisonnable, toutes les femmes en sont atteintes. Généraux et magistrats, aristocratie des souvenirs, du talent ou de la finance, pas une classe n'y a échappé, c'est merveilleux, c'est effrayant!

Il faut bien vous mettre un peu au courant de ce qui se passe à Paris, des toilettes, des circonstances qui ont accompagné ces mariages. Parmi les mariées, j'en choisirai trois par ordre de date.

Rien n'est difficile pour une veuve encore agréable comme le choix de sa toilette à la messe. Être mise avec goût, simplicité, élégance, éviter ce qui peut avoir trop d'éclat, et provoquer ainsi les réflexions charita-

bles de ses bonnes amies, voilà ce qu'une femme doit chercher avant tout. Il ne faut pas non plus affecter un rigorisme trop sévère, ce qui fait qu'une chose qu'on appelle futile acquiert une importance plus grande qu'on ne le croit d'abord. C'est par l'aristocratie du talent que je commence.

Esprit fin, délicat, bienveillant, connue avec avantage dans le monde littéraire, M^{me} de S..., aujourd'hui M^{me} de M..., encore d'une remarquable beauté, avait choisi pour le jour de son mariage une redingote en moiré gris-perle, avec garniture de passementerie formant brandebourgs de chez Sorré-Delisle; col et jabot en angleterre, chapeau de crêpe blanc, ayant un demi-voile de même dentelle de la maison Violard. Cette simplicité avait un cachet de grande distinction. Ses beaux cheveux noirs, sa taille élevée, son port de reine ne trouvaient de tous côtés que des sentiments admiratifs qu'accueillait avec un gracieux sourire le nouvel époux, l'un de nos premiers magistrats. Celui-ci, malgré le caractère sévère, imposant de ses hautes fonctions, n'en a pas moins consacré quelques-uns de ses instants à des travaux purement littéraires, accueillis avec bonheur par les amis des lettres. Ceux qui ont lu le commentaire qui précède les *Mémoires de Tallemant des Réaux*, celui qui accompagne la nouvelle édition des *Lettres de madame de Sévigné*, ne nous démentiront pas. C'est à l'Abbaye-aux-Bois qu'a été benie cette union, qui avait attiré un grand concours de notabilités du monde savant et artistique.

Peu de temps après, à la Madeleine, une jeune et charmante femme aux yeux bleus, au regard tendre, caressant, dont le sourire annonce la bonté, la sérénité de l'âme, s'avancait d'un air grave, sérieux et content à la fois. Sa riche chevelure, dorée (dorée par un rayon de soleil, selon Victor Hugo), était emprisonnée par une capote de crêpe blanc couverte de point d'Alençon. Une robe de tulle lilas garnie de blanc, des brodequins semblables, un mantelet de même tissu, telle était la toilette qui nous a laissés sous le charme que deux beaux yeux avaient commencé.

Quant au marié, l'un des officiers les plus distingués de notre armée, il paraissait radieux, ce que la vue de la charmante ap-

parition rendait très-concevable. Un instant il avait seul attiré l'attention des dames. C'est à son nom qu'en présence de sa délicieuse compagne, il devait une si flatteuse préférence. Ce nom semble fort ordinaire au premier abord : M. Darnet; et toutes ces dames de s'écrier : Ah ! le beau nom ! La mariée seule n'y avait pas pensé. Je n'y avais vu que du feu ; mais je vous ai prévenus que je ne savais rien deviner. Or, il paraît qu'en intervertissant un peu l'ordre de ces six lettres, en employant enfin le procédé qui nous a valu la délicieuse anagramme de Marie Touchet (je charme tout), on trouve le synonyme de mari galant et de presé auprès de sa femme, qualités bien rares aujourd'hui, où la politique accapare tout ; ce qui justifiait l'enthousiasme de l'auditoire féminin. Moi, qui ne pouvais le partager, puisque je ne comprends rien à ces jeux de mots, je suis restée froide, sérieuse.

Maintenant, dirigeons-nous vers l'Assomption, où les familles de Blancas et de Rauzan s'étaient donné rendez-vous. Là nous trouvons une jeune et timide enfant, d'un air confiant et pur. Ses yeux baissés, un léger tremblement qui agite le voile et la couronne virginale, décèlent le trouble involontaire qui la fait pâlir et rougir tour à tour. Sur sa robe en dentelle, deux volants ne laissent apercevoir que les guirlandes qui les séparent. Corsage montant avec berthe et manche à la vicille ; écharpe pour la coiffure, le tour en dentelle de Chantilly. La guirlande de lilas blanc naturelle formait deux grosses touffes assez tombantes de chaque côté ; le chapeau de mariée qui retenait l'écharpe, était seul artificiel. N'oublions pas les bas, que la robe un peu moins longue maintenant permettait d'admirer.

De gracieuses toilettes se groupaient dans l'enceinte de la chapelle. J'ai vu une robe vert-chou avec guirlandes perses, montant en colonnes, cinq volants d'inégales hauteurs, corsage froncé, manches demi-longues, capote rose recouverte de bouillons de tulle entremêlés de petites blondes. Redingote gris poussière, mantelet pareil, chapeau de paille d'Italie. Une jeune fille avait un taffetas quadrillé blanc et bleu ciel ; corsage à devant ouvert, coupé carrément comme sous Louis XV ; guimpe à

manches longues, plissées, avec broderie entre chaque pli. A la soirée de contrat, la parure la plus remarquable par son élégance, sa richesse simple, si ces deux mots peuvent marcher ensemble, était une moire antique blanche ; sur le devant, des brandebourgs en perle de jais, avec de gros glands tombants pour les terminer ; la berthe d'étoffe garnie d'une frange analogue ; manches très-courtes, pas de dentelle ; boutons de roses naturelles dans les cheveux d'un noir d'ébène. Une jolie blonde avait une grenadine bleu azur, trois volants, ceinture longue, bouts de rubans effilés formant franges, ainsi que pour les nœuds des manches. Ruban de la ceinture très-large, à l'anglaise, formant presque écharpe sur le devant de la robe.

Assez de toilette, parlons spectacle.

Il paraît qu'un de nos auteurs féminins, M^{me} Anaïs Ségalas, enharmonie par le succès qu'elle a obtenu l'an dernier à l'Odéon, va donner à ce théâtre une petite comédie en un acte, qui, dit-on, pétillera d'esprit. La donnée de la pièce est gracieuse, quoiqu'un peu politique, elle s'attaque à l'un des travers du moment. Un mari tout entier à la crainte des émeutes, insurrections, partage des biens, etc., lit les journaux toute la journée, néglige sa toilette, cherche peu à plaire à sa jeune femme, et ne fait pas attention que son plus cher trésor est prêt à lui être enlevé. Heureusement, et cette fois (soit dit sans malice), les amis sont toujours là, comme dans la chanson du *Maçon*. L'ami est un frère, tout s'arrange ; mais il était temps. Cette pièce est terminée d'une manière très-originale.

LOUISE DE VAUMONT.

DORVAL ET MALIBRAN.

A son tour, M. Alexandre Dumas vient de payer un juste tribut d'hommages à Marie Dorval. C'est dans le feuilleton du *Constitutionnel* que l'auteur d'*Antony* a déposé ses regrets et ses souvenirs.

M. Alexandre Dumas raconte d'abord les commencements de M^{me} Dorval ; comment elle végétait en province dans l'emploi des Dugazon, disant admirablement bien la

prose de M. Étienne, chantant faux la musique de Nicolo; comment Potier devina ses qualités dramatiques et la fit engager à la Porte-Saint-Martin; il rappelle encore les grandes créations de M^{me} Dorval : *les Deux Forçats*, *le Château de Kenilworth*, *Louise* dans *la Fille du Musicien*, *Amélie* dans *Trente Ans*, enfin *l'Incendiaire*.

Je ne sais, dit M. Alexandre Dumas, si vous avez vu cette dernière pièce. Figurez-vous une pauvre fille à qui l'on a mis une torche à la main. Comment, par quel moyen, je ne me le rappelle plus, il y a dix-huit ou dix-neuf ans de cela; j'ai oublié le drame, je ne vois que l'artiste.

Il y avait une scène qu'elle jouait à genoux; une confession qui durait un quart d'heure; pendant un quart d'heure on ne respirait pas ou l'on ne respirait qu'en pleurant.

Un soir, M^{me} Dorval fut plus belle, plus tendre, plus pathétique qu'elle n'avait jamais été.

Pourquoi cela? je vais vous le dire.

Vous avez vu des Ruysdaël et des Hobbéma, n'est-ce pas?

Vous vous rappelez comment parfois un rayon de soleil s'égare dans leur paysage, fait lumineux un coin de ciel gris, fait transparente cette atmosphère brumeuse, où de grands bœufs paissent dans de hautes herbes. Eh bien! quand l'artiste est fatigué, qu'il a joué dix fois, vingt fois, cinquante fois de suite le même rôle, peu à peu l'inspiration s'éteint, le génie s'endort, l'émotion s'émousse, le ciel de l'acteur devient gris, son atmosphère brumeuse; il cherche ce rayon de soleil qui réveille la toile d'Hobbéma et de Ruysdaël. Ce rayon de soleil, c'est un spectateur ami, un artiste de talent accoudé au balcon. C'est que quelque tête pensive dont les yeux brillent dans la pénombre d'une loge. Alors la communication s'établit entre la salle et le spectacle, la commotion électrique se fait sentir, l'acteur ou l'actrice remonte aux jours des premières représentations.

Toutes ces cordes dont les sons se sont éteints peu à peu, se réveillent, pleurent, gémissent plus vibrantes que jamais. Le public bat des mains, crie bravo, croit que c'est pour lui que l'artiste fait des prodiges. Pauvre public! c'est pour une âme que tu

ne soupçonnes pas, tous ces efforts, tous ces cris, toutes ces larmes. Seulement, tu en profites, comme d'une rosée, comme d'une lumière, comme d'une flamme. Cette rosée, que t'importe qui la verse? cette lumière, qui la répand? ce te flamme, qui l'allume? puisqu'à cette rosée, à cette lumière, à cette flamme, tu te rafraîchis, tu l'éclaires, tu te rechauffes.

Eh bien! un soir, Dorval avait été sublime pour qui? elle n'en savait rien; pour une femme qui l'avait tenue trois heures palpitante sous son regard d'aigle. Pendant trois heures toute la salle avait disparu à ses yeux. C'était pour cette femme qu'elle avait pleuré, parlé, agi, vécu enfin. Et quand cette femme avait applaudi; quand cette femme avait crié bravo! elle avait été payée de sa peine, récompensée de sa fatigue, payée de son génie! elle avait dit: Oh! je suis contente, puisqu'elle l'est.

Puis la toile s'était abaissée; et halante, brisée, mourante comme la Pythie qu'on enlève au trépied, elle était remontée à sa loge, était tombée sur un sofa; de triomphatrice, devenue victime.

Tout à coup la porte de sa loge s'ouvrit, et l'inconnue parut sur le seuil.

Dorval tressaillit, s'élança, lui prit les deux mains comme à une amie.

Les deux femmes se regardèrent un instant, souriant en silence et des larmes dans les yeux.

— Excusez-moi, madame, dit enfin l'inconnue avec une voix d'une inexprimable suavité: mais je n'ai pas voulu rentrer chez moi sans vous dire le plaisir, l'émotion, le bonheur que je vous dois. « Oh! c'est admirable, voyez-vous; c'est merveilleux; c'est sublime! »

Dorval la regardait, la remerciait des yeux, de la tête, et surtout de ce mouvement d'épaules qui n'appartenait qu'à elle, et cela tout en l'interrogeant de la physionomie, tout en demandant avec chaque muscle de son visage :

— Mais, qui êtes-vous donc, madame, qui êtes-vous?

L'inconnue comprit.

Et, avec une voix d'ont ceux qui ont connu dans l'intimité cette merveilleuse sirène, peuvent seuls comprendre la suavité :

— Je suis M^{me} Malibran, dit-elle.

Dorval jeta un cri, étendit la main vers la seule gravure qui ornât sa loge : c'était le portrait de M^{me} Malibran dans Desdemona.

Hélas ! elle aussi, cette autre Marie, la Mort envieuse, la Mort d'Orcagna, nous l'a reprise avant l'âge.

Album.

M^{lle} Lucile Grahn, la charmante danseuse, est arrivée mardi à Bruxelles, où elle compte passer l'été. Au moment où elle allait franchir la porte, les commis de l'octroi lui demandèrent si elle n'avait rien à déclarer ; sur sa réponse négative, ces farouches gardiens de la ville, sans égard pour l'art chorégraphique, mirent impitoyablement en fourrière deux intéressantes artistes, la mère et la fille, dont M^{lle} Lucile Grahn était accompagnée, et qui doivent l'assister dans ses représentations ; heureusement, grâce à l'intervention de M. le bourgmestre, elles ont été bientôt rendues à la liberté ; ce sont, il est vrai, les deux chèvres de la Esmeralda.

— Le magnifique hôtel que la comtesse de Landsfeld (Lola Montès) possède à Munich sera mis en vente publique le 28 de ce mois, avec le somptueux mobilier qui le garnit. Cette propriété et le mobilier sont évalués à 700,000 florins (1 million 820,000 fr.). L'adjudication sera faite sauf l'approbation que la propriétaire, qui réside actuellement dans les environs de Genève, s'est réservé de donner dans un délai de huit jours.

La composition inventée par M^{re} Dussert pour effacer le petit duvet qui naît sur les bras et le visage est reconnue comme le meilleur système épilatoire que l'on ait encore trouvé. En moins de quelques minutes, le duvet disparaît complètement jusqu'à la racine, et n'endommage nullement la peau. Chez M^{re} Dussert rue du Coq-Saint-Honoré, 13.

HYGIÈNE DES DENTS.

DES AVANTAGES D'UNE BELLE DENTITION. — CONSEIL DES POÈTES AUX JEUNES FILLES. — DES DENTIFRICES EN GÉNÉRAL. — LEURS DANGERS, LEURS INCONVÉNIENTS.

S'il est une vérité qui ne s'est jamais démentie, c'est que les médecins anciens et modernes n'ont pas plus varié sur l'influence d'une bouche saine et régulière, sur la beauté et l'agrément de la physionomie, que sur le genre de soins dont les organes dentaires sont susceptibles. Les poètes eux-mêmes, dont le génie s'enflamme toujours à l'idée de tout ce qui peut contribuer au bien-être de l'homme, ont tour à tour chanté les douceurs du goût et les avantages d'une belle dentition : c'est ainsi que le roi Salomon, subjugué par les charmes divins de la reine de Saba, s'écrie dans son exaltation poétique :

« Vos dents sont blanches comme un troupeau de brebis nouvellement tondus, et qui sortent du bain. »

Suivant Ménatius, il était autrefois défendu, chez les Musulmans, de pratiquer l'évulsion d'une dent sans la permission de l'empereur. Non moins scrupuleux, sous ce rapport, étaient les Hébreux qui, en matière criminelle, regardaient comme digne de la peine du talion la perte d'une dent.

Dans son poème de *l'Art d'aimer*, Ovide conseille aux jeunes filles de se rincer la bouche tous les matins avec de l'eau fraîche.

Oraque suscepta manè laventur aqua.

Cette précaution de n'employer d'abord que de l'eau n'est point à négliger : car il est évident que, si on se sert de suite d'une brosse ou de tout autre corps, on promène sur les dents et sur les gencives les mucosités dont la bouche s'est imprégnée pendant la nuit.

Toutefois, l'eau seule n'ayant pas la propriété de rendre aux dents ce brillant que le limon leur ôte, la science dut y suppléer : de là cette multitude de dentifrices, qui sont loin d'avoir tous la même innocuité. Les uns, en effet, ne blanchissent l'émail qu'après en avoir altéré le poli, composé de substances acides et minérales ; les autres détruisent la solidité des dents, les corrodent, et finissent par leur donner une teinte jaune indélébile.

Pour obvier à ces inconvénients, je me sers depuis longtemps d'un *Elizir* (1) dont l'efficacité ne saurait être un instant mise en doute. Par ses propriétés balsamiques et astringentes, cet *Elizir* constitue un des plus puissants préservatifs contre les maladies de la bouche ; il est principalement utile dans les affections des gencives, surtout lorsqu'elles tombent dans un état de mollesse, de pâleur et de lividité, lorsqu'elles deviennent douloureuses, gonflées, saignantes ou fangeuses. Par son usage fréquent, il prévient la formation du tartre, calme les douleurs dentaires, détruit la mauvaise haleine, et s'oppose aux progrès de la carie, quelle que soit sa nature, sa cause ou son origine.

GEORGES FATTET,

Professeur de prothèse dentaire, inventeur des dents artificielles sans crochets, auteur d'un nouveau procédé pour l'embaumement des dents malades ou cariées, et auteur de plusieurs ouvrages importants sur l'art du dentiste. Rue Saint-Honoré, 363.

(1) Prix du flacon, 10 fr.

A ce Numéro sont jointes les planches 2437 et 2438.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.